



VOISINS DE CAMPAGNE #1

Du 10 juin au 29 octobre 2017

Stéphanie Cherpin, Christophe Cuzin, Cédrick Eymenier,
Véronique Joumard, Krijn De Koning et Perrine Lievens

Contexte

En avril 2016, le SHED est contacté par Pauline de Laboulaye au nom d’un groupe de six familles amies, ayant des propriétés de campagne en Normandie. Ces familles partagent le souhait d’inviter un artiste à porter un regard contemporain et singulier sur ces demeures, témoins remarquables du patrimoine et de l’histoire de la région normande. Il s’agit avant tout d’inscrire dans le contemporain, ces architectures et ces sites qui l’ont été un jour. Il s’agit aussi d’affirmer la valeur collective de ces demeures en les rendant ponctuellement visibles et accessibles: qu’elles deviennent, à travers la relecture contemporaine que pourront en faire les artistes, un patrimoine partagé, un bien culturel commun.

L’intention commune de ces familles amies, rejoint les missions du SHED, jeune centre d’art contemporain, situé dans l’agglomération rouennaise et ouvert par un groupe d’artistes plasticiens et de curateurs en septembre 2015. En effet, le SHED s’est donné pour objectif, d’une part, de soutenir et accompagner l’expérimentation dans le champ de l’art contemporain et, d’autre part, de faire connaître, partager et comprendre la création d’aujourd’hui. Pour cela, le SHED organise des résidences d’artistes et des expositions dans une ancienne usine de mèche de bougie, fondée au 19^{ème} siècle par un entrepreneur parisien, Constantin Gresland. Le dialogue entre patrimoine et création contemporaine est donc une donnée essentielle du projet artistique du SHED. Unique par ses dimensions (un bâtiment de 1400 m2, dont 600 m² d’espace d’exposition) mais aussi par sa constitution (le lieu est une propriété privée, acquise par des artistes, qui ont choisi d’y aménager un espace ouvert au public), le SHED est soutenu, depuis sa création, par le Ministère de la Culture et de la Communication, désireux d’encourager un modèle nouveau de lieu pour l’art : à la fois, espace d’exposition et atelier de fabrique, indépendant et porté par des artistes. C’est donc autour du désir partagé d’un dialogue entre patrimoine et création, et de l’articulation d’un contexte privé et d’une ouverture publique que s’est élaboré progressivement le projet « Voisins de campagne ».

L’invitation a pris la forme de 6 résidences de création : Stéphanie Cherpin au château de Tonneville, chez Jean-Pascal et Loraine Tranié (Bourville), Christophe Cuzin au château de Galleville, chez Arnaud et Nathalie Brunel (Doudeville), Cédrick Eymenier au Manoir du Quesnay, chez Stanislas et Pauline de Laboulaye (Saint-Saëns), Véronique Joumard au château de Soquence, chez Cyril et Lætitia Wolkonsky (Sahurs), Krijn de Koning au Domaine du Grand Daubeuf, chez Jérémie et Guyonne Delecourt (Daubeuf-Serville) et Perrine Lievens au château de Bois-Hérault, chez Edouard et Priscilla de Lamaze (Bois-Hérault).

Intention

Nous proposons d’inviter un artiste à produire une œuvre ou un ensemble d’œuvres, dans et pour chaque propriété. Ces invitations prendraient un rythme biennal, permettant d’anticiper les prises de contact (notamment pour ceux ayant des plannings chargés) et d’offrir aux artistes des temps de recherche et de travail suffisamment conséquents.

Nous souhaitons articuler la biennale autour de ce que nous semblent partager les propriétés des familles participant au projet : de par leurs dimensions, leurs qualités et leur fonction, ces demeures n’ont jamais été de simples espaces domestiques – pas véritablement des « maisons » – mais des lieux de rencontres, où l’on se rend en vacances, où l’on s’invite entre « voisins de campagne » mais aussi où l’on reçoit des visiteurs lointains. Elles sont déjà « l’ailleurs » de leurs propriétaires, qui n’y vivent pas toute l’année. De ce fait, ces demeures se trouvent à la fois ancrées dans un territoire spécifique – les rives de Seine, le pays de Bray, les terres de culture du lin – et à la croisée d’horizons parfois éloignés, d’échanges et de déplacements internationaux, dépassant le territoire proche. En cela, elles évoquent les lieux et les pratiques de l’art contemporain, certains artistes se trouvant pris dans un mouvement pendulaire entre l’ici de l’atelier et l’ailleurs du lieu d’exposition – biennales ou centres d’art – dessinant une forme d’appartenance sans frontière ou d’identité nomade.

Cette ouverture au monde se traduit dans des détails : la présence, dans les jardins, de séquoias, dont les graines auraient été rapportées de la Guerre d’Indépendance américaine (1775-1783) par des officiers accompagnant Lafayette. Elle est aussi visuelle, à travers des points de vue et des perspectives s’ouvrant sur les jardins et, au-delà, sur le paysage. Nous souhaitons donc penser les invitations de façon à incarner cette ouverture, commune aux six hôtes, tout en tenant compte du caractère particulier de chacun d’eux.

L’objet de chaque résidence sera en effet la réalisation d’une œuvre in situ (ou site specific) – c’est-à-dire d’une œuvre réalisée sur place, en fonction et pour le contexte où elle est créée. L’œuvre réalisée sera ensuite en dépôt, dans chaque propriété, période pendant laquelle elle sera accessible au public gratuitement, a minima le premier dimanche de chaque mois – d’autres rendez-vous pourront être organisés en concertation avec chaque propriétaire. L’œuvre pourra ensuite être acquise auprès de l’artiste par chaque famille.

CÉDRICK EYMENIER, AU MANOIR DE SAINT-SAËNS, FAMILLE LABOULAYE

Datant du 16^{ème} siècle, le manoir a connu des extensions successives jusqu’au 19^{ème} siècle (un étage de combles et un toit d’ardoises furent ajoutés, les ouvertures agrandies et les façades crépies en rose). Une vue de la futaie de hêtres, en face de la propriété, peinte par Renoir, est exposée au Musée de Montréal. Attenants à la maison familiale, se trouvent plusieurs maisons indépendantes (occupées toute l’année), des chenils, plusieurs garages et granges (dont une, située à l’entrée de la propriété), ainsi qu’un très beau potager. On accède à la maison par une allée de tilleuls. A l’arrière, se déploie un très beau parc à l’anglaise (hêtres et hêtres pourpres, séquoias, châtaigniers).

Dans la perspective de la maison, se dresse une futaie de hêtres, classée – elle doit donc être replantée à l’identique régulièrement. Lors de notre visite, nous traversons un vaste tapis bleu de jacinthes sauvages.

Le manoir est à l’origine la propriété du Prieuré de Saint-Saëns, dépendant de l’abbaye de Saint-Wandrille. Ancêtre de la famille et fils d’un émigré irlandais qui avait acheté une verrerie à Saint-Saëns, Pierre Hély d’Oissel en fit l’acquisition en 1736. La famille Laboulaye compte plusieurs générations de diplomates, dont le père et le grand-père de Stanislas, tous deux ambassadeurs de France à Washington (la famille entretient d’ailleurs des liens étroits avec l’Amérique : le sénateur Edouard de Laboulaye est ainsi à l’origine du don aux États-Unis, puis de la souscription pour la Statue de la Liberté). Des traces de ces missions de représentations à l’étranger sont présentes dans toute la maison (souvenirs de Madagascar, du Vatican, de Moscou, de Washington, de Tokyo, du Brésil, ... regroupés dans des placards ou dans la bibliothèque, ou encore dispersés aux murs de la maison – peintures de Madagascar par exemple, notamment certaines représentant la famille ou la maison).

Le livre d’or garde la trace du passage de personnalités diverses (le premier ministre anglais James Callaghan ou encore l’acteur, Gérard Depardieu). Des peintures (notamment un autoportrait) d’un oncle peintre, disciple de Maurice Denis, se trouvent dans l’un des salons (le billard).



Intitulée *The Doorway Effect* (2017), la vidéo réalisée par Cédrick Eymenier au manoir du Quesnay est née d’une impulsion : généralement absent de ses images, l’artiste décide cette fois de se filmer parcourant les couloirs et les chambres de la maison où il séjourne seul. Dans une ambiance d’intérieur flamand du 17^{ème}, on le voit arpenter les étages du manoir, partir puis revenir sur ses pas, d’une allure décidée et pourtant sans but apparent, s’arrêter, s’asseoir.

L’effet d’étrangeté est renforcé par la diffusion en boucle, la multiplication des points de vue qui produit une image kaléidoscopique et par des effets visuels (dédoubllements, répétitions, ...), évoquant les premières expérimentations du cinéma muet : « Le spectateur se retrouve ainsi dans le même état que moi lors du tournage, un brin perdu, mais bien au chaud. Un perdu confortable donc, mais éventuellement propice à pas mal d’intrigues, de fiction, de questions. Qui est-ce, que fait-il, où va-t-il ? ». À ces questions, le film ne répond pas, décevant la curiosité qu’il a sciemment éveillé. Rien ne se passe : ni adultère, ni meurtre, ni quelque événement que ce soit. Rien d’autre ne survient que cette errance gratuite dans la lumière de l’hiver au manoir du Quesnay.

Là réside peut-être le mystère - et l’élégance - du film de Cédrick Eymenier : non pas dans une intrigue mais dans la qualité picturale de la lumière, dorée jusqu’à extinction. C’est elle qui « a littéralement guidé mes plans et cadrages. Les formes géométriques d’ombre et de lumière viennent découper l’espace intérieur et se déposent sur les objets, les meubles et moi-même. »

Cette vidéo s’inscrit dans la continuité des recherches de Cédrick Eymenier sur les processus cognitifs singuliers. Ainsi, « the doorway effect » désigne un phénomène ordinaire : « on part chercher les clefs de la voiture dans une autre pièce et arrivé là, on ne sait plus très bien ce que l’on est venu chercher ». Pour les scientifiques, c’est le changement d’espace qui explique cet oubli : en changeant de pièce, notre cerveau change de perspective, et la chose recherchée “reste” là où l’on y a pensé.





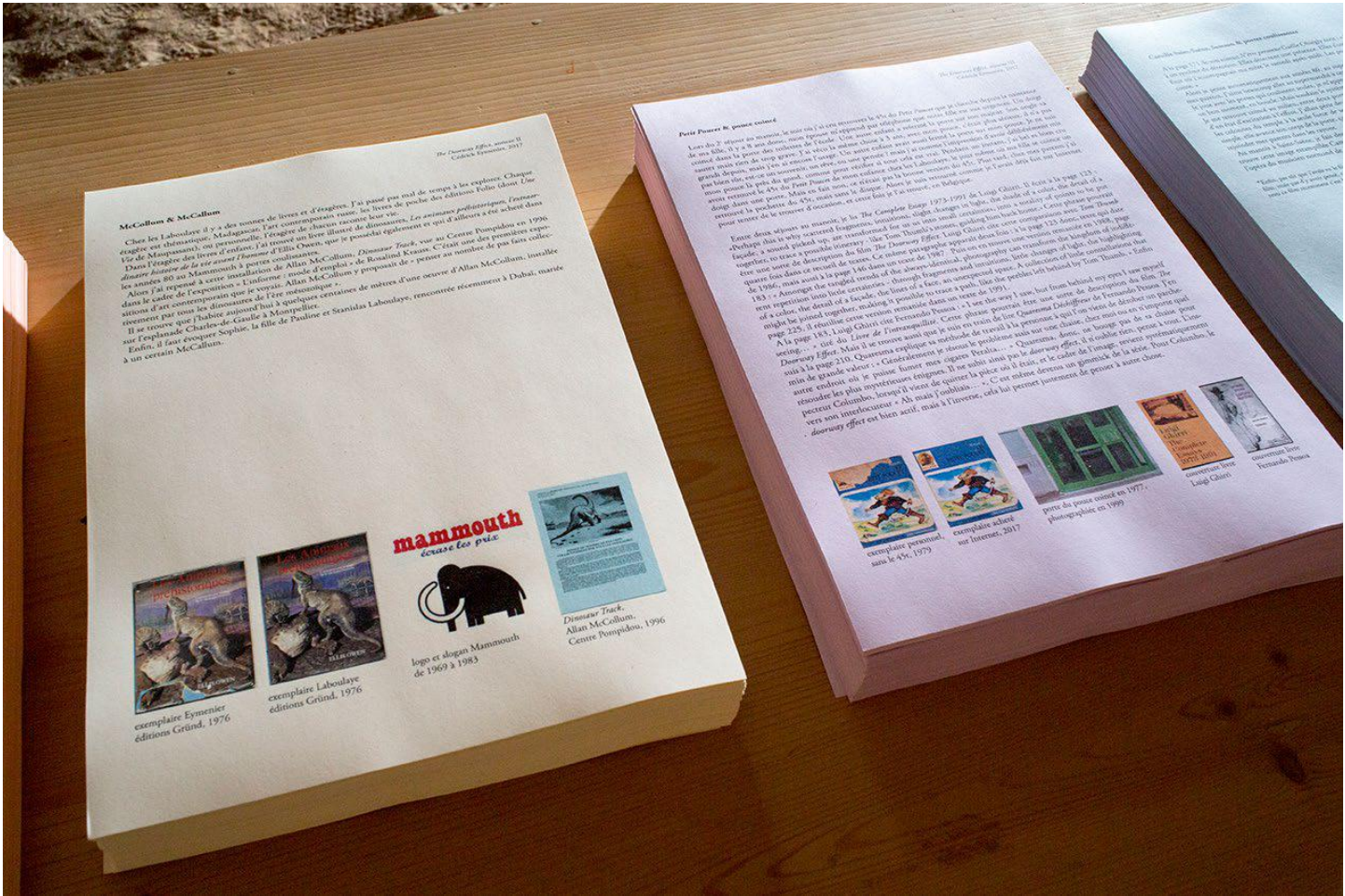


Cédrick Eymenier

Artiste et musicien, Cedrick Eymenier pratique autant la photographie, la vidéo, le collage, l'installation sonore et projections. Diplômé de l'École supérieure des Beaux-Arts de Nîmes en 2001, il débute en 2002 une série de films intitulée *Platform*, consacrée aux paysages urbains contemporains. Avec *The Answer* et *Kill Akropolis*, son travail prend une direction différente : « tentative de mise en film de l'architecture de la mémoire, basés sur des anecdotes, des coïncidences ». La musique occupe une place essentielle dans son activité, il invite de nombreux musiciens à collaborer à ses films (Fennesz, Vladislav Delay, Steve Roden...).

Son travail photo et vidéo est représenté par la galerie Jérôme Poggi à Paris. Point Ligne Plan le diffuse en VOD et montre régulièrement ses films. Ses œuvres figurent dans les collections publiques du FNAC, du FRAC PACA, et de l'Artothèque de Nantes.

Plus d'informations : <http://www.cedrickeymenier.com>



CHRISTOPHE CUZIN, AU CHÂTEAU DE GALLEVILLE (DOUDEVILLE), FAMILLE BRUNEL

Créé en 1678 par M. Rocque de Varengueville, le château de Galleville est agrandi à la demande d'Angélique Courtin de Varengueville vers 1715, par Jacques V Gabriel (1667-1742), Premier architecte du Roi, parent et élève de Jules Hardouin-Mansart, avec la collaboration d'un architecte ou entrepreneur rouennais. Il incarne « le concept idéal de la maison de plaisance tels que le définissent les théoriciens dans la première moitié du 18^{ème} siècle », écrit l'historien M. Gallet, en 2010. Il poursuit : « Il s'en dégage une idée de bienséance, car la disposition des bâtiments exprime la condition hiérarchisée des personnes en un temps où La société féodale, éclairée par le progrès des connaissances, atteint son état de perfection la ferme et le tourne-bride se situent en avant de l'enceinte. Les communs bordant l'avant-cour sont à distance respectueuse du logis seigneurial ». Le château est classé à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1984. Arnaud Brunel nous rapporte que le château avait été abandonné et détruit à plusieurs reprises, pour être, à chaque fois, restauré et rénové. Les proportions en sont imposantes.

Jamais vendu, il a été transmis par legs ou par héritage à ses propriétaires actuels, Aliette Gillet, mère de Candelita Brunel, dont les ascendants (jusqu'à son père) comptent de nombreux diplomates : Robert Gillet, son père, fut notamment ambassadeur de France en Espagne de 1970 à 1976. Labellisés «Jardin remarquable», les extérieurs ont été réaménagés en 1988 par Louis Benech (transformation du jardin potager, création d'une banquette d'arbres et d'arbustes, création d'un petit jardin Renaissance). C'est à ce titre que le jardin est ouvert aux visites publiques (en semaine, du 1er juin au 31 octobre, de 10h à 12h et 14h à 17h).

A l'arrière du château, une perspective majestueuse se prolonge, au-delà d'un saut-du-loup (fossé prolongeant une allée, à l'extrémité d'un parc, pour en défendre l'entrée sans borner la vue). Une autre partie du jardin est actuellement réaménagé par Sylvie et Patrick Quibel, paysagistes du Jardin Plume situé à Auzouville sur Ry. La propriété est vaste, s'étendant sur plusieurs centaines d'hectares, avec une trentaine de maisons, progressivement rénovées, et une exploitation agricole (pommes de terre, lin de très grande qualité exporté vers la Chine, volailles, ...). Arnaud Brunel possède également une collection d'ânes.



Au château de Galleville (Doudeville), Christophe Cuzin investit l'orangerie pour y proposer un ensemble d'interventions. L'une, inédite, se déploie au rez-de-chaussée : c'est là que se trouvent conservés les arbres fragiles - notamment les orangers - mis en hivernage durant les périodes froides. Il enregistre leur présence fantomatique, traçant l'ombre de leur feuillage qu'il ponctue de vraies oranges, prélevées sur les arbres mêmes. Dans les chambres situées à l'étage, l'artiste envisage d'autres interventions, fruits de nouveaux protocoles ou adaptées de protocoles déjà expérimentés.

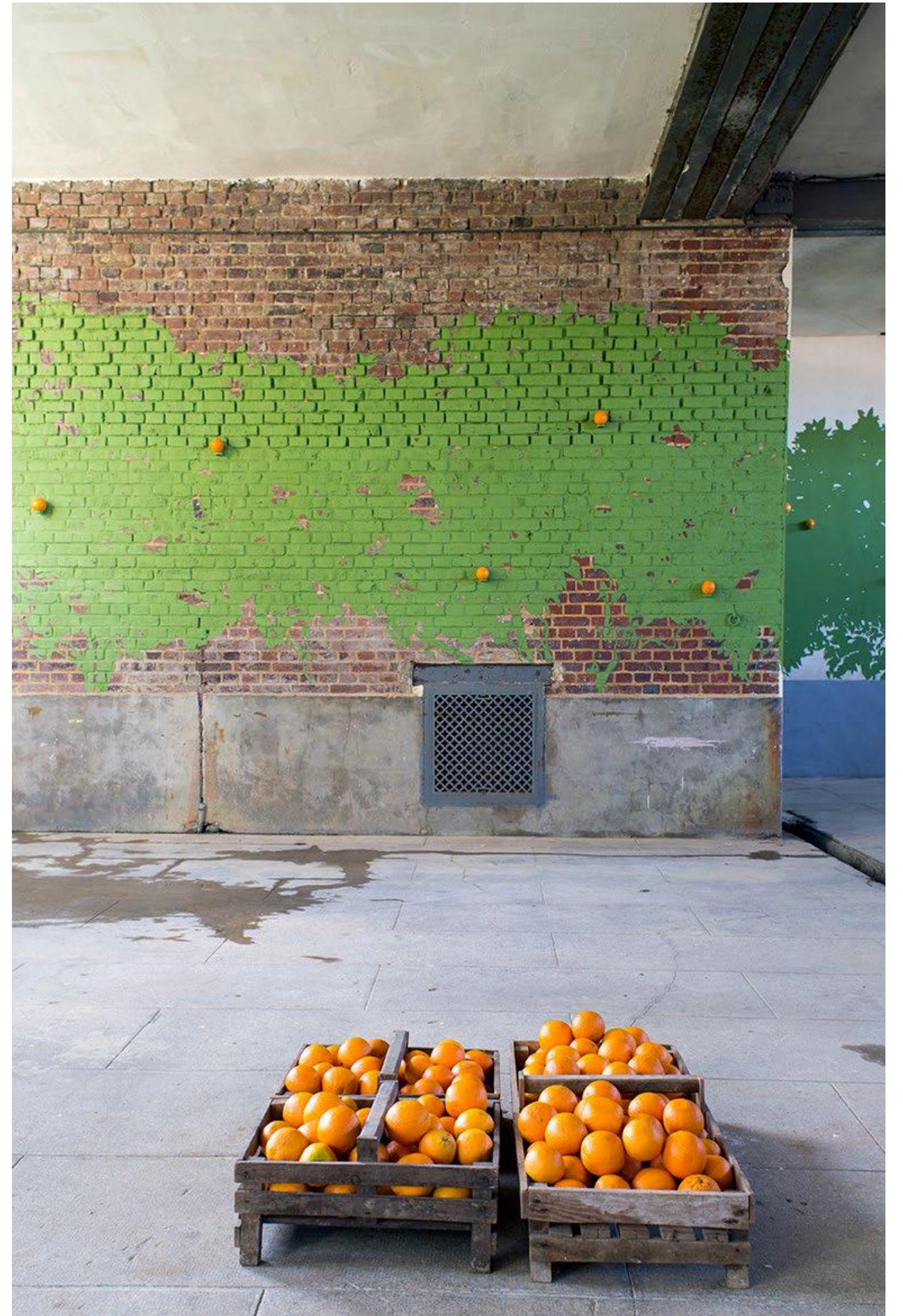
On reconnaît, dans ces propositions, le processus de travail de l'artiste : dans la continuité du mouvement historique Support/Surface, Christophe Cuzin réduit la peinture à sa plus simple expression : se passant de châssis, il applique la matière à même l'espace. Il fait ainsi de la couleur le sujet même de son travail. Par ailleurs, il la déploie dans le cadre d'un protocole précis, s'adaptant au lieu de son intervention: comme, par exemple, *«PEINDRE UNE FAÇADE ET UNE VERRIÈRE EN FAISANT PIVOTER LA PEINTURE DE SON SUPPORT D'UN ANGLE DE 14°»*.

Pour le château de Galleville, il a imaginé plusieurs protocoles inédits qui rejoindront le répertoire déjà constitué : procédant ainsi à une sorte de réparation, il imagine *«PEINDRE TOUS LES ENDROITS DE LA PIÈCE NÉCESSITANT ENDUIT ET PEINTURE»*, dans l'une des chambres de l'étage.







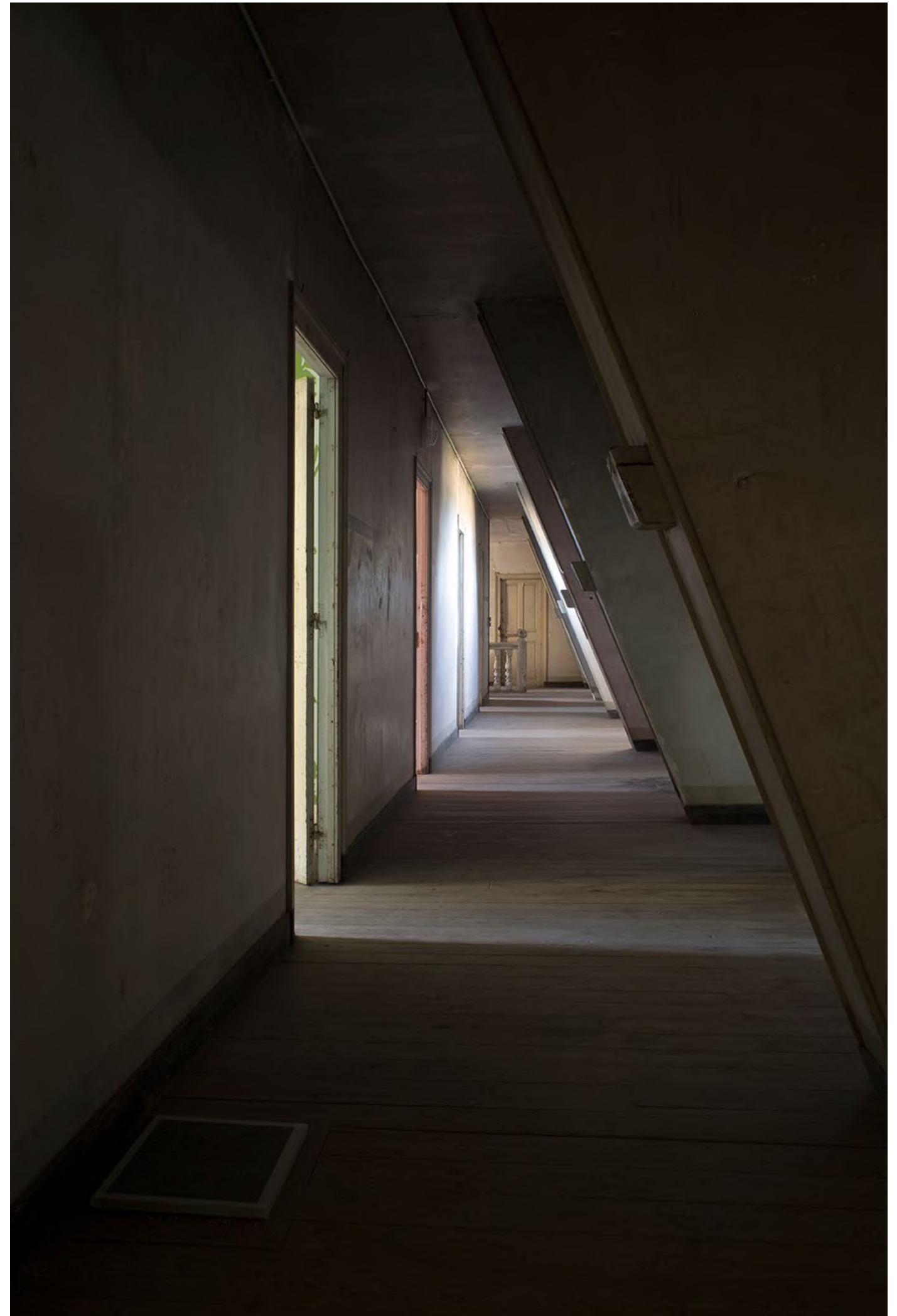


Christophe Cuzin

La pratique de Christophe Cuzin (né en 1956 ; vit et travaille à Paris) se situe à la jonction de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Dans la continuité de mouvements historiques tels que Supports/Surfaces, il s'intéresse aux matériaux même de la peinture (le châssis, la toile, la couleur,...) : « La couleur est le sujet de mon travail, elle me fascine encore, même si elle n'est que lumière. Cela me plaît de faire un métier qui n'emploie que cela, que mes outils ne soient que de la lumière » explique-t-il.

Plus d'informations :

http://www.galeriebernardjordancomartiste/4626CUZIN__Christophe/



PERRINE LIEVENS, AU CHÂTEAU DE BOIS-HEROULT,
FAMILLE DE LAMAZE

Classé à l’inventaire supplémentaire des monuments historiques, le château est construit entre 1715 et 1721, aux armes de la famille Civile-Blosseville. Il est entouré de plusieurs bâtiments annexes, notamment le Grand Commun, ouvert au public (rez-de-chaussée loué pour des événements ; bibliothèque réunissant les ouvrages offerts au chancelier de l’Institut de France) et un joli colombier.

La propriété dispose d’une entrée particulière à la chapelle du village. La chasse est très présente : avec une salle dédiée (voûtée, en briques, nombreux trophées au mur – crânes de chevreuils, sanglier empaillé, ...), un pavillon de chasse, situé en contrebas du parc, dans la forêt, mais aussi un élevage de faisans, un étang où vivent des canards, des mangeoires pour les animaux du bois, filmés par caméra infrarouge, enregistrant les mouvements des animaux. Dans la salle des plans du Grand Commun, sont exposés de nombreux projets de jardins (à la française, à l’anglaise, à la chinoise). Edouard et Priscilla De Lamaze se sont orientés vers le choix d’un jardin en chambres, symétriques par rapport à la perspective centrale allant de la terrasse du château au bassin, puis se prolongeant jusqu’à un bosquet lointain, chacune étant investie de façon particulière (chambre humide avec la piscine symétrique à la chambre sèche, par exemple). Le parc fut historiquement planté (cèdres, séquoias, hêtres pourpres) par l’abbé réfractaire Joseph-Alexandre Le Turquier de Longchamp, botaniste renommé, auteur de La Flore aux environs de Rouen (1748 – 1829). C’est dans un grand bois (100 hectares) que se déroulent les chasses en hiver. Des ruches sont également installées sur la propriété.

Bois-Hérault fut une forteresse normande - une voie romaine, reliant Amiens à Rouen, traverse la propriété (la route du sel) - et un nœud de communication important : la route reliant Paris à Dieppe y passait, permettant notamment d’approvisionner la capitale en poisson frais. Le château est une maison de famille, appartenant à la famille de Broglie (nombreux portraits de familles notamment une ancêtre, tombée amoureuse de Thomas Jefferson). La famille est très investie dans la vie du village de Bois-Hérault, dont Edouard de Lamaze est le maire et qu’il a fait classé « site patrimonial remarquable ». Les Lamaze ont également organisé un rallye à vélo pendant plusieurs années.





Perrine Lievens a séjourné au château de Bois-Hérault pendant cinq mois. Plongée dans un environnement radicalement différent du bassin parisien où elle vit habituellement, elle y a suivi l'évolution du paysage et de la nature, au fil des mois d'hiver et de printemps, glanant « pierre, ailes de faisan, mouches, débuts de pollen, silex, lichen, branches, bûches, feuilles, champignons, bourgeons. Je voudrais pouvoir tout exploiter tout fondre, mouler, bref retenir et croiser ces étapes du paysage changeant ».

Pour Voisins de campagne, l'artiste présente une restitution de ses expériences, pièces parfois abouties, parfois à l'état de recherches : de feuilles d'arbres d'essences différentes, collectées, trempées dans de la terre, séchées puis cuites; des branches auxquelles sont appliquées des aiguilles d'acupuncture ; des ailes de papillon dont le bleu électrique se révèle au soleil ; des fleurs de pissenlit insérées dans une pile de journaux, s'y substituant à l'actualité.

Perrine Lievens travaille régulièrement à partir d'objets usuels qu'elle modifie, transformant la perception que l'on a du quotidien. Ils se trouvent dotés de qualités étonnantes et poétiques, tendant à retrouver une sorte d'état de nature.













Perrine Lievens

Née en 1981, Perrine Lievens travaille à partir d'objets usuels qu'elle modifie, transformant la perception que l'on a du quotidien ; ils se trouvent dotés de qualités étonnantes et poétiques, tendant à retrouver une sorte d'état de nature.

Perrine Lievens a exposé notamment à l'Espace Paul Ricard (Paris), the Super Window Gallery (Kyoto), the Fonderie Darling (Montréal).

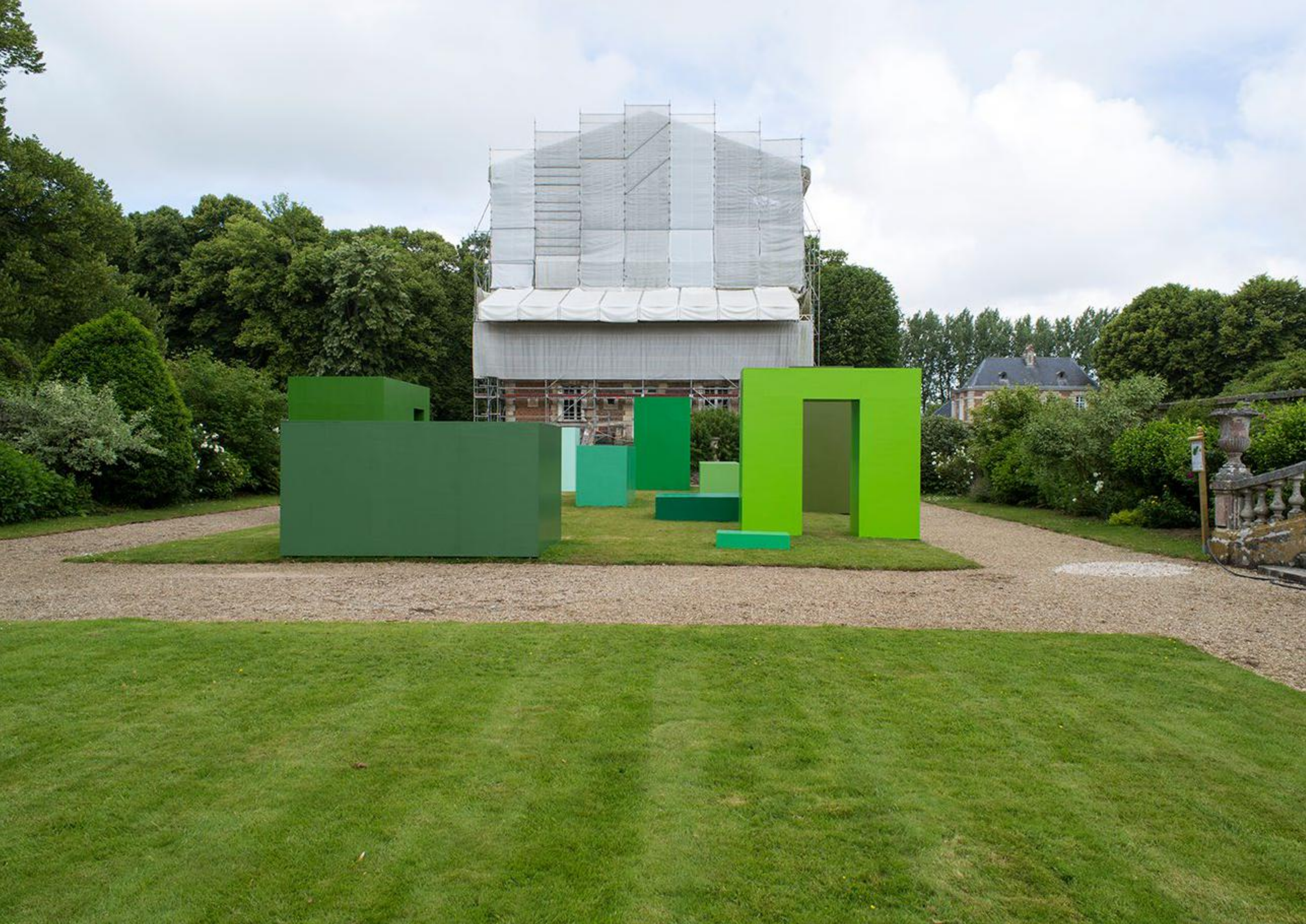
Plus d'informations : <http://www.vonbartha.com/artists/perrine-lievens/>

KRIJIN DE KONIN CHÂTEAU DE DAUBEUF (DAUBEUF-SERVILLE),
FAMILLE DELECOURT

Attribué à François Mansart, le château et le domaine enclos sont construits en 1629. « Le château, avec corps de logis flanqué de deux pavillons construits sur une légère éminence, est très caractéristique des constructions de la fin du règne de Louis XIII. (...) Le parc a été redessiné au 18^{ème} siècle, des perspectives ont été créées se prolongeant à l'extérieur du domaine, au-delà du saut-de-loup.». Il est, à ce titre, inscrit à l'inventaire des monuments historiques en 1994, puis classé en 1997. Le château est resté dans la famille Pomereu, vieille famille normande jusqu'à son rachat par les propriétaires actuels, Guyonne et Jérémie Delecourt. Ceux-ci ont engagé des travaux de restauration permettant le fonctionnement de la ferme et le réaménagement d'éléments caractéristiques du site : le jardin potager qui sera rouvert au printemps 2017, le chenil, qui devrait être restauré à la même période, ainsi que les grandes écuries, construites dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, particulièrement remarquables avec leur grand hall éclairé d'une verrière et leurs amples ailes en hémicycle, dont la restauration débutera au printemps 2017 pour environ 6 mois (elles seront donc fermées à l'été 2017). Le château lui-même doit être traité contre la mérule, champignon s'attaquant au bois, nécessitant un traitement radical (retrait de toutes les pièces atteintes, injection massive dans la maçonnerie). Un dossier de travaux est en cours de validation au service des Monuments historiques de la DRAC Normandie. Il est donc partiellement couvert d'échafaudages.

Le parc est très beau, avec son jardin bas, longé de deux promenades surélevées et de splendides massifs de rhododendrons (plante persistante, floraison avril-mai), dont la densité s'aère de « chambres », espaces à la fois intimes et relativement vastes - un dîner y avait été organisé l'été dernier, par l'équipe en charge de la taille.



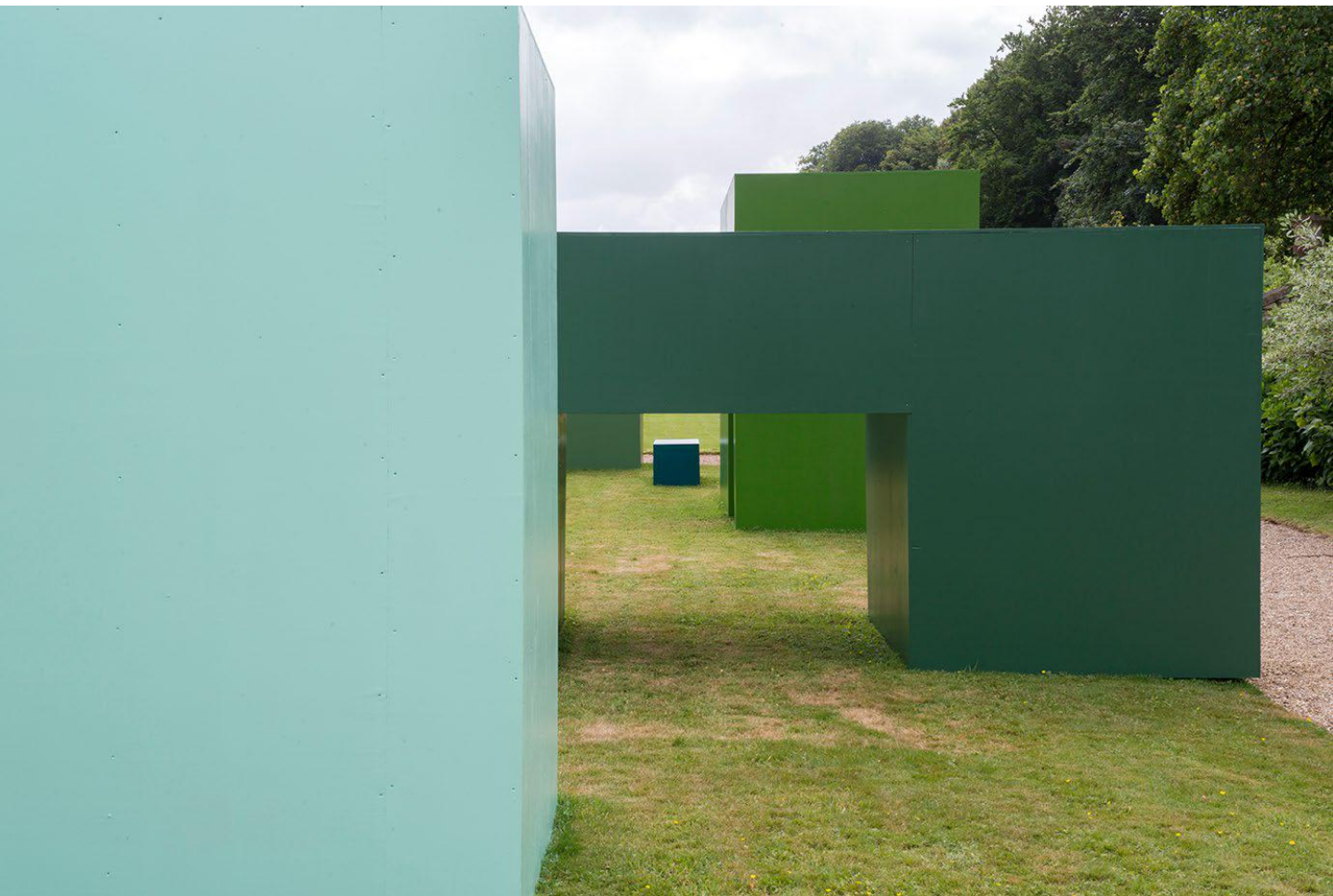


Au Domaine du Grand Daubeuf (Daubeuf-Serville), Krijn de Koning présente un agencement de « boîtes » vertes aux teintes, dimensions et formes différentes. Entre architecture et aménagement paysager, l'installation s'apparente à un ensemble de buis ou de hêtres taillés créant des passages, des séparations et finalement des espaces dans l'espace du jardin bas du Domaine du Grand Daubeuf.

Utilisant la couleur, Krijn de Koning est coutumier d'installations spécifiques modifiant la perception et l'usage de l'environnement. « Dans mon travail, j'utilise des formes qui font appel à certains éléments de base en architecture. Sol, mur, passage, plafond – toutes formes de construction très simples. Ce qui me fascine, c'est la notion de vérité matérielle, l'idée de l'espace clos. L'espace a affaire avec les valeurs matérielles, et ici la métaphore du corps – qui est en fait un espace clos – joue un rôle. Le corps vu comme un espace défini par le corps. »











Krijn de Koning

Né en 1963, Krijn de Koning crée des installations spécifiques, touchant autant à la sculpture qu'à l'architecture et utilisant la couleur. Modifiant la perception et l'usage de l'environnement, ses interventions, de petite ou grande dimension, peuvent inclure des dessins, des sculptures ou des formes architecturales. « Dans mon travail, j'utilise des formes qui font appel à certains éléments de base en architecture. Sol, mur, passage, plafond – toutes formes de construction très simples. Ce qui me fascine, c'est la notion de vérité matérielle, l'idée de l'espace clos. L'espace a affaire avec les valeurs matérielles, et ici la métaphore du corps – qui est en fait un espace clos – joue un rôle. Le corps vu comme un espace défini par le corps. »

Il vit et travaille à Amsterdam (Pays-Bas).

Plus d'informations : http://www.krijndekoning.nl/_index.html



VÉRONIQUE JOUMARD, AU CHÂTEAU DE SOQUENCE (SAHURS),
FAMILLE WOLKONSKY

Situé sur les rives de la Seine, face au port de containers du Grand Port Maritime de Rouen, la propriété comprend principalement deux constructions – un château néo-Renaissance et une maison de plaisance, antérieure – ainsi que plusieurs dépendances. Cyril Wolkonsky accorde, depuis plusieurs années, un soin particulier au jardin en terrasses, descendant vers la Seine.

Construit en 1840, le château néo-Renaissance a été élevé pour la famille de Bonneval. Une collection de portraits y est présentée, réunie par l'oncle de Cyril Wolkonsky. C'est là que vit la famille. La maison de plaisance (dite «maison du bord de l'eau») a été bâtie au cours des 16^{ème} et 17^{ème} siècles pour une famille de parlementaires rouennais, les Grouchet. Elle a été progressivement restaurée par Cyril Wolkonsky (une seule aile est aujourd'hui utilisée ; sa façade est couverte de treillis fabriqués sur place, à partir d'arbres du site).

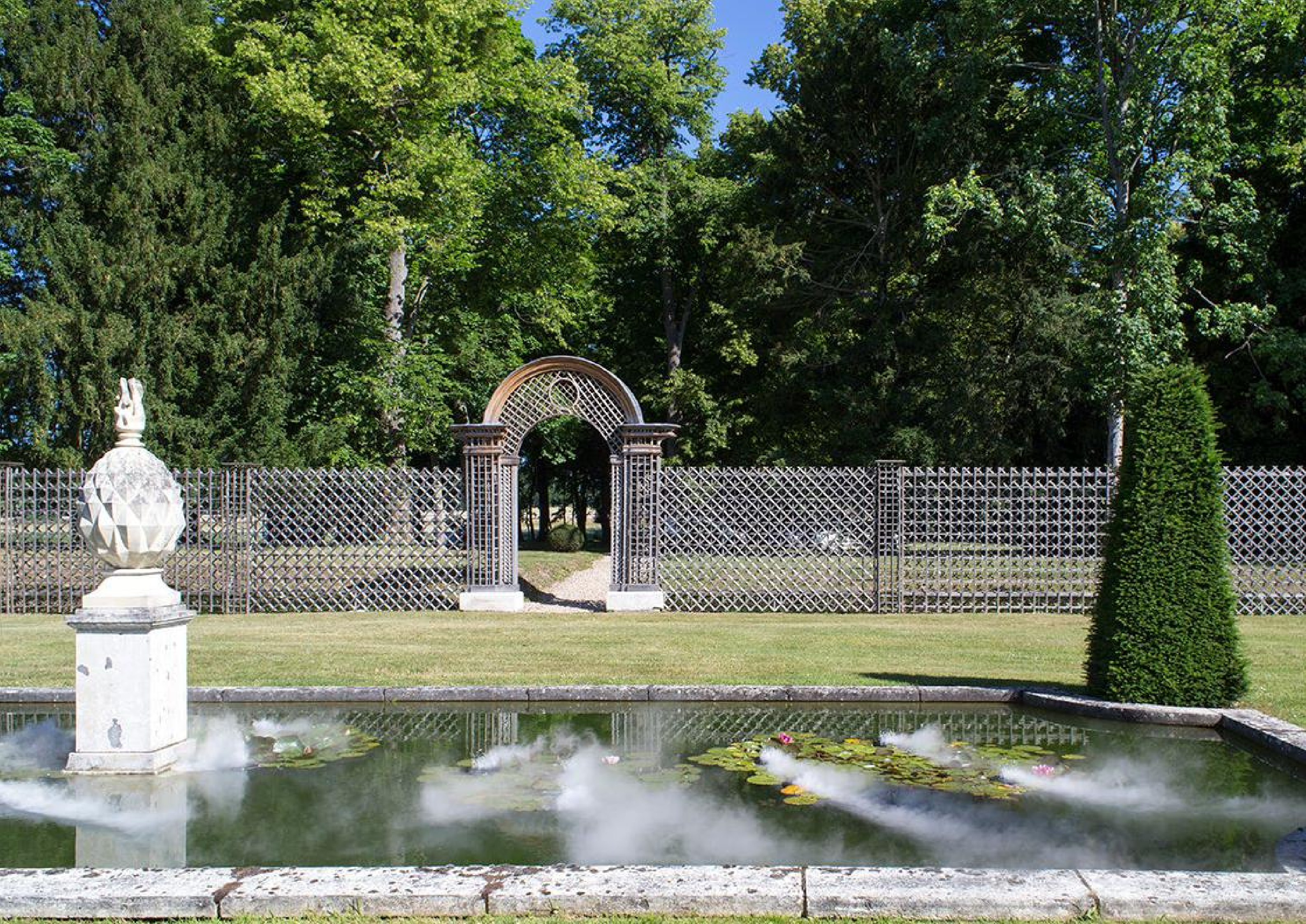
Ses terrasses en espaliers ont été classées aux Monuments Historiques en 1998. Chaque terrasse est paysagée (terrasse des galets, des pivoines, des iris, du parc). Jusqu'à peu, les jardins étaient ouverts au public durant l'été.

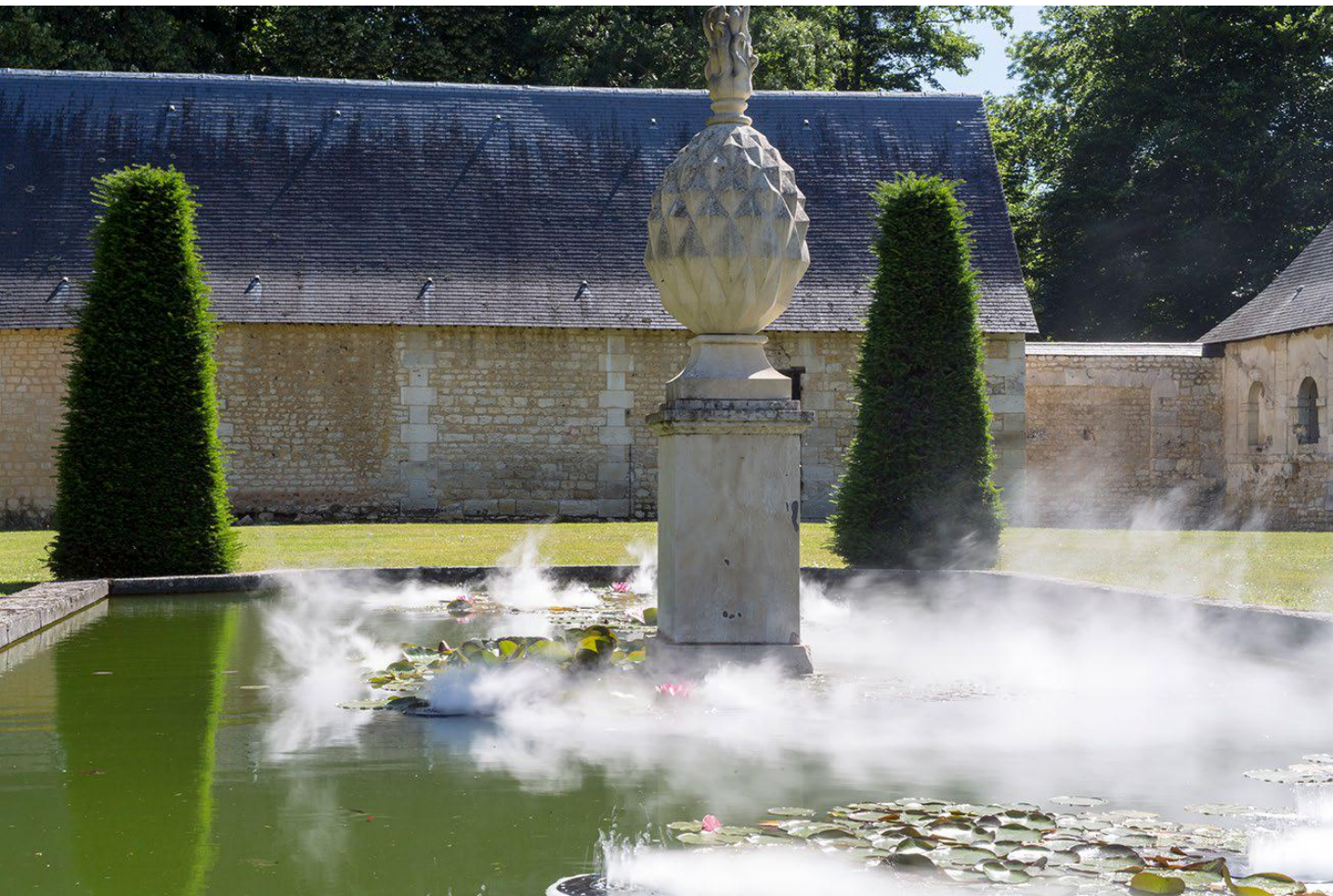
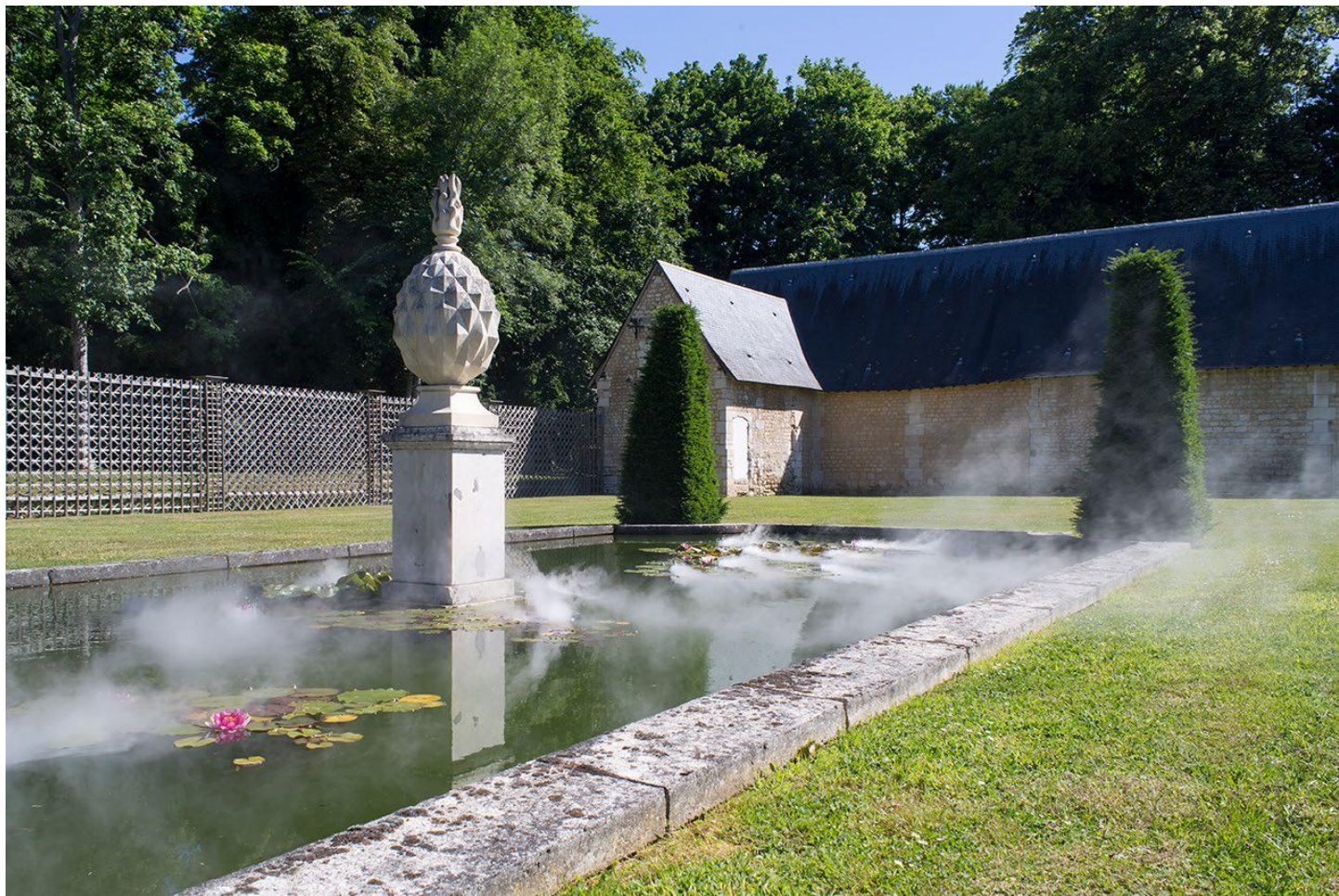


C'est au Vieux Soquence (château de Soquence, Sahurs) que Véronique Joumard propose *Nuage* (2017), une double installation, inspirée de la proximité de la Seine. À l'extérieur, un nuage flotte entre les nénuphars, à la surface d'un bassin du jardin; à la fois fontaine et sculpture atmosphérique, il sera une persistance des brumes matinales. À l'intérieur, dans les deux pièces rénovées, *Miroirs* (2003-2017) est composé de deux miroirs inclus dans les boiseries. Recouverts d'un film à vision angulaire, ils semblent embrumés, occultant la vision de face et ne permettant qu'une vue latérale.

Cette proposition inédite, née de la quiétude et de la lumière du Vieux Soquence, s'inscrit pleinement dans la démarche de Véronique Joumard qui développe, depuis les années 1980, une recherche plastique autour de phénomènes scientifiques mettant en jeu des forces invisibles dont elle explore le mystère et partage l'émerveillement : le magnétisme, la lumière et l'optique sont les champs privilégiés de ces jeux qu'elle partage volontiers avec les spectateurs, invités à agir et interagir avec ses installations.















Véronique Joumard

Véronique Joumard (née en 1964 ; vit et travaille à Paris) a développé un travail autour de la lumière et des énergies, susceptible de prendre des formes minimales relevant parfois de la sculpture, de l'installation ou de la photographie. « J'aime l'idée de rendre visible à la fois la lumière elle-même et les éléments nécessaires à son apparition. C'est sans doute une manière de parler du travail et de ses composants. Mais c'est aussi une manière d'inscrire les œuvres dans l'espace, comme une jonction visible. » (Véronique Joumard, interview avec Sabine Schaschl-Cooper, catalogue de l'exposition Early Birds, Kunsthaus de Bâle, 2004.)

Plus d'informations : <http://www.veronique-joumard.net>

STÉPHANIE CHERPIN, AU CHÂTEAU DE TONNEVILLE (BOURVILLE),
FAMILLE TRANIE

Construit au 17^{ème} siècle, le château a été transformé en maison pour personnes âgées au 19^{ème} siècle, avant d’être laissé à l’abandon. C’est au Département que le rachètent Jean-Pascal et Lorraine Tranié. Il compte de nombreuses dépendances, dont une aumônerie, restée en l’état, où sont entreposées des copies chinoises de sculptures classiques (en marbre, bustes d’empereurs romains ; en acier, les quatre saisons). Nous apprenons, lors de notre visite, que le château a été érigé par un seigneur mort à la bataille d’Azincourt, pendant la Guerre de Cent ans.

Un très beau parc s’étend derrière la maison (hêtre pourpre et séquoia – Jean-Pascal évoque alors les graines de séquoias rapportées d’Amérique par les officiers de Lafayette) et une belle pelouse devant. La maison a été entièrement rénovée, par Jean-Pascal et Lorraine Tranié. La famille y revient régulièrement, avec de nombreux invités : Jean-Pascal est en effet parrain de nombreux étudiants polytechniciens chinois ou haïtiens, qu’il invite sur place. Six filleuls chinois sont ainsi présents le soir où nous venons.

Située dans le village dont est originaire l’acteur, André Raimbourg dit Bourvil, la propriété inclut la maison où vécut la sœur de Bourvil, maîtresse du prêtre en charge de l’aumônerie du château, quand celui-ci avait été converti en maison de retraite. De nombreux protestants vivent sur le territoire alentours.



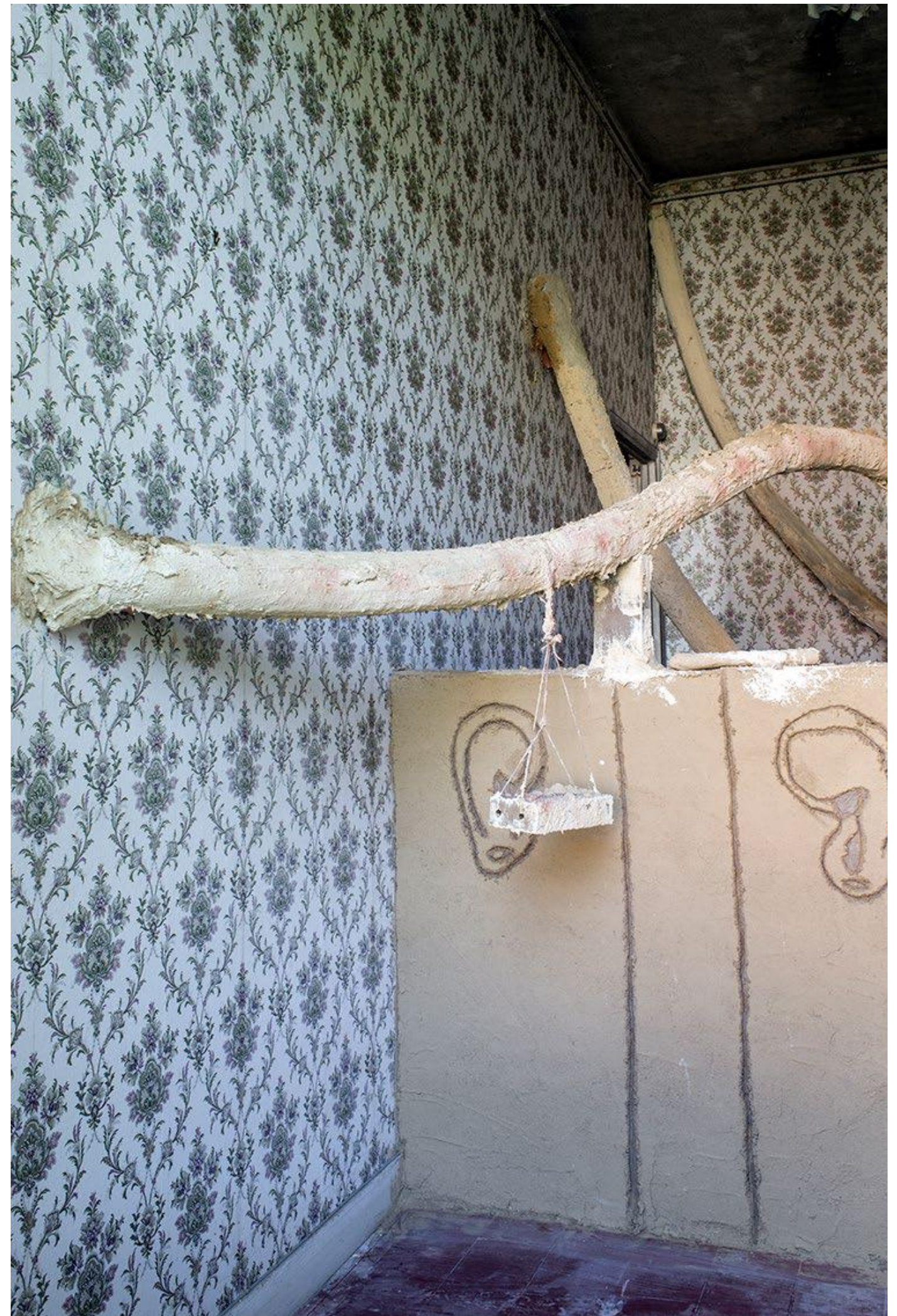
Au château de Tonneville (Bourville), Stéphanie Cherpin a choisi d'investir l'aumônerie, dont l'état transitoire l'intéresse. Ce qu'elle y montre devrait être une sculpture, c'est-à-dire une œuvre en volume. Mais cette appellation pourrait être trompeuse : du fait de son caractère composite, tout d'abord ; des conditions de sa visibilité, ensuite ; du processus à l'œuvre, enfin.

Sculpture unique, l'œuvre de Stéphanie Cherpin n'en sera pas moins composée de « segments » d'origines diverses, assemblés pour l'occasion : il pourra s'agir de fragments de pièces anciennes de l'artiste autant que d'objets trouvés sur place ou de matériaux nouveaux permettant de traiter l'ensemble comme une sculpture. S'apparentant à un diorama (ces systèmes d'exposition pratiqués dans les musées d'histoire naturelle, par exemple, où les animaux sont mis en situation) observable depuis les fenêtres de l'aumônerie, l'œuvre elle-même ne s'appréhendera qu'en mouvement : en longeant le bâtiment, le visiteur passera d'une scène à l'autre, procédant à son propre traveling. Enfin, c'est plutôt le processus de création - c'est-à-dire de production d'une forme, à partir de matériaux choisis pour leur histoire - qui intéresse l'artiste.

Stéphanie Cherpin s'attache ainsi non pas à produire des objets finis mais à « penser le faire comme un processus de croissance », où les matériaux, « en tant que substances-en-devenir, (...) insistent ou persistent bien plutôt, par-delà les destinations formelles qui, selon le moment, leur ont été assignées, et (...) se transforment sans cesse. Quelle que soit la forme objective qui leur est donnée à tel ou tel moment, les matériaux sont toujours déjà en train de devenir quelque chose d'autre, ils sont toujours "déjà pris dans le cours d'une histoire" » (Tim Ingold, « Les matériaux de la vie », in *Multitudes*, n°65).

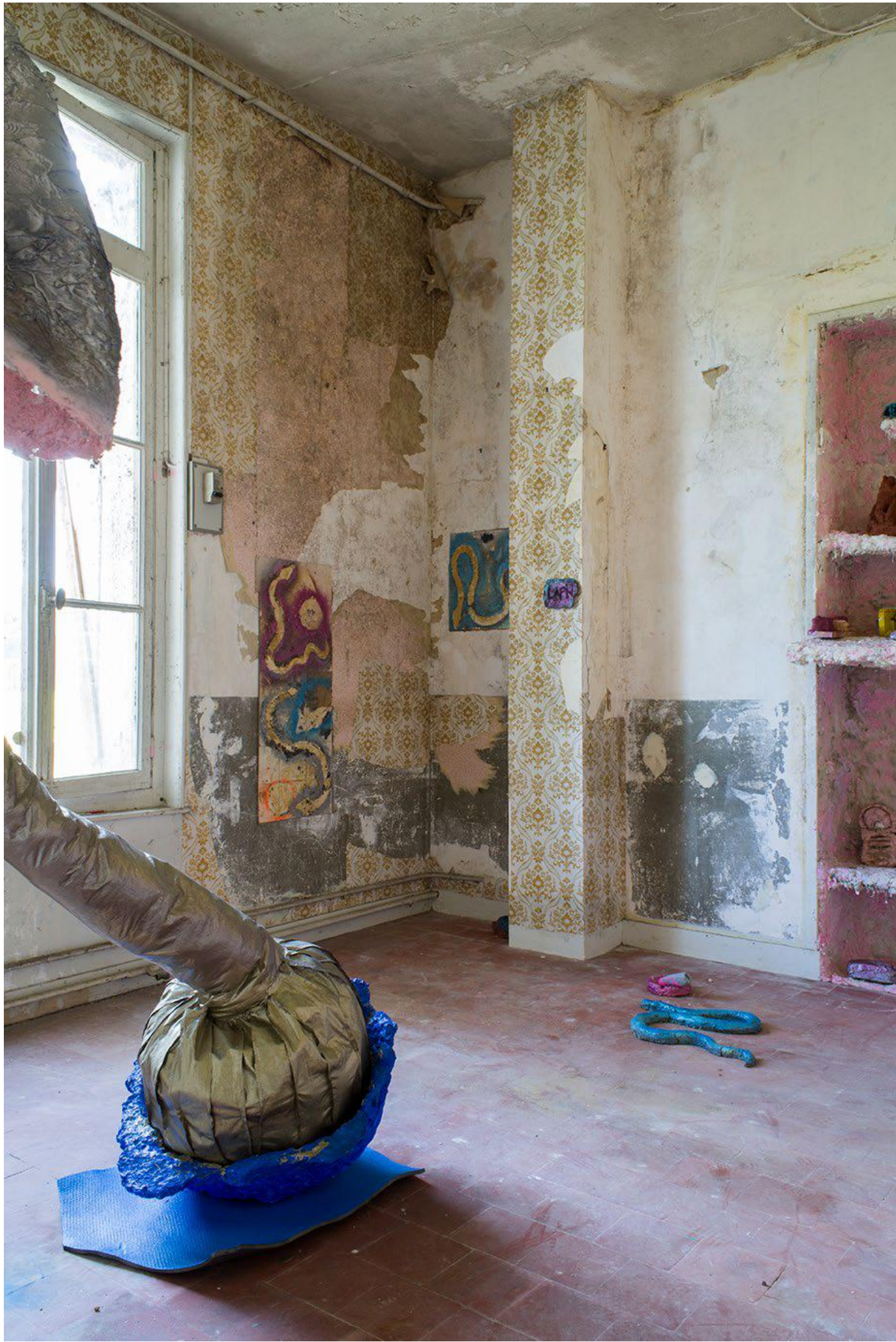














Stéphanie Cherpin

« À la différence du collage, les hybridations de Stéphanie Cherpin produisent une altération, un transfert de qualité entre formes et matériaux : la métamorphose d'une baignoire en planches à repasser apparaît alors comme une évidence. Cette même évidence qui nous fait reconnaître dans les brosses multicolores de lavage de voiture ce qu'il faut de majesté pour constituer une œuvre à part entière. L'assemblage ne se fait pas non plus sans travestissements, par l'application de peinture, par exemple. Mais ce maquillage est délibérément vulgaire et dérangeant, un maquillage de voiture volée, qui se préoccupe moins d'embellir que de faire effet. » Paul Bernard.

Née en 1979, Stéphanie Cherpin vit et travaille à Paris.

Plus d'informations : <http://www.galeriethomasbernard.com/fr/artistes/oeuvres/689/stephanie-cherpin>



© Cédrick Eymenier / Le SHED

Le SHED, centre d'art contemporain de Normandie, est soutenu par le ministère de la Culture et de la Communication / Direction régionale des affaires culturelles de Normandie, par la région Normandie, par la métropole Rouen Normandie / Réunion des Musées Métropolitains et par la ville de Notre-Dame de Bondeville. En 2017, le SHED reçoit le soutien exceptionnel de la Fondation Flaubert, pour son exposition Ann Veronica Janssens, et du Centre national des arts plastiques (Cnap), dans le cadre du programme Suite, mené en partenariat avec l'ADAGP. I

I fonctionne grâce à l'engagement de ses partenaires privés (Champagne Porgeon et Vin sur Vin), de ses mécènes et de ses bénévoles.

Le SHED participe à RRouen, réseau d'art contemporain de Rouen, et RN13Bis - art contemporain en Normandie.

